

# LA FORCE DU FAIBLE.

Et pourquoi devrais-je être obligatoirement sympathique ?

Je peux proposer une palanquée de bonnes raisons d'être aigri, hargneux et revanchard.

D'abord contre mes parents, ces espèces de grands bourgeois que rien ne touche vraiment tant que le carnet de chèques reste à portée de main pour colmater la moindre brèche de l'existence. Mon accident les a certainement bien plus agacés que franchement peinés. Rendez-vous compte, tous ces soucis...

Ah ça, ils avaient été fiers, et pas qu'un peu ! d'offrir à leur fils chéri et unique une superbe automobile de sport pour ses dix-huit ans ! C'était quelques jours avant que je n'obtienne mon permis de conduire. Du premier coup. Comme d'habitude. J'ai toujours tout réussi, l'école *of course* ! la musique, idem ! mon statut de star du lycée, génial ! mon look de beau gosse des plages d'Ibiza, évidemment ! mon dépuçelage, parfait !... Mais ma réussite la plus éclatante, si j'ose dire, c'est ce putain d'accident. Après ça, tout le reste est d'une affligeante banalité. J'étais promis à un brillant avenir et tout à coup, c'est mon futur qui bascule.

Ensuite j'en veux à toute une tripotée de salopards : les concepteurs de ces bolides rutilants qui atteignent des vitesses de dingue, à peine le pied posé sur l'accélérateur ; les irresponsables qui autorisent des mômes à peine matures à se croire en ville comme aux 24 heures du Mans ; etc. La chaîne des responsabilités est trop longue pour que je vous abrutisse avec son énumération.

J'ai une rancœur posthume pour la bonne femme et son landau qui traversait benoîtement au feu vert. Je ne l'ai pas ratée, cette pouffiasse. Juste avant d'aller m'emplafonner dans la boulangerie à l'angle du carrefour. Et hop ! deux autres macchabées tout chauds au milieu des viennoiseries.

Mais le pompon de ma haine demeure pour ces enculés de secouristes, de médecins et de chirurgiens. Mes vieux ont du casquer un gros paquet pour qu'ils maintiennent en vie le jeune Jérémie, c'est à dire moi, l'unique héritier de la banque Steinberg. Si on accepte d'appeler ça une vie !

Je vous jure qu'il y a des coups de pied au cul qui se perdent. Sauf que je n'ai plus l'usage des mes jambes pour les leur infliger. Pareil pour la tournée de torgnoles méritées. Sans bras c'est très compliqué. Et j'aurais aimé pouvoir ressortir la réplique du chevalier des *Monty Python* dans *Sacré Graal* : « grand

lâche, j'ai encore les dents ! », mais ça non plus ce n'est pas simple lorsque l'on est devenu muet.

Pourtant je vois.

Pourtant j'entends.

Pourtant je pense.

Quand un type survit sur un fauteuil, son handicap devient sa seule pièce d'identité, le seul trait de sa personnalité. Il lui faut, en plus, faire figure de gars sympathique pour maintenir un semblant de vie sociale. C'est minable ! On ne me prendra jamais à ce jeu de dupes...

\* \*  
\*

Heureusement je suis blindé de pognon ! C'en serait indécent, si je n'adorais pas ça : représenter la caste des nantis, être riche à l'écœurement. C'est ahurissant comme le fric permet tout. Avertissement : attention à la profusion de « plus ». A mon niveau, on se doit de donner dans le « plus », Je suis tout de même Jérémie Steinberg !

Il y eut d'abord les soins. Les plus grands spécialistes locaux (c'est à dire Français), passaient leur temps à préparer mes parents au pire. Des mois de coma profond avant qu'ils ne se décident à trahir le patriotisme médical pour faire appel à de plus grands spécialistes encore, venus des quatre coins de la planète réussir l'exploit de ma résurrection.

Puis arrivèrent les plus grands ergothérapeutes, ceux qui pondent des livres de référence sur le sujet. Ils se mirent en tête d'inventer les machines les plus perfectionnées pour m'assurer l'autonomie la plus grande possible. Et ils y sont parvenus ! Je possède le fauteuil roulant le plus performant actuellement sur le marché, et pour cause : il a été conçu sur mesure, sans lésiner sur la facture. Il démarre au battement de cil : un clignement de l'œil gauche, je tourne à gauche... du droit, je tourne à droite... Un battement des deux paupières il avance, encore une fois, il stoppe... Etc. Une mécanique parfaite.

Je possède aussi un ordinateur qui fonctionne exactement sur le même principe. Je peux écrire, surfer sur Internet, avoir des correspondants, donner mes ordres au personnel. Fabuleux.

J'ai du personnel en quantité. D'abord, mes parents eurent l'excellente et drôle d'idée de mettre Karim à mon service, un jeune type de mon âge : « ils se comprendront mieux comme ça ». C'est un as de l'informatique, il m'a tout appris sur ces machines qui, jusqu'alors, ne me passionnaient pas plus que cela. Avant que l'élève ne dépasse le maître, comme d'habitude. Bien sûr,

outre Karim qui me fait office de majordome et de confident, j'ai de petites gens pour m'administrer les soins, me nourrir, m'emmener sur le trône, me laver. Et même pour calmer ma libido car, fait étrange non encore expliqué par la faculté, je bande toujours comme un bouc. Et ce n'est même pas mécanique comme n'importe quel priapisme matinal. Je prends du plaisir. Si je ne baise qu'avec des putes, c'est pour éviter de m'attacher. Je ne veux pas m'attacher, à personne. Je déteste les gens, tous les gens. Le plus génial et jouissif de ce qu'autorise l'argent, c'est l'asservissement des gens. Et là, soyons honnête, c'est un pied terrible.

Ma première prostituée, je l'ai envoyé chercher par Karim. Encore puceau à 19 ans, il ne savait plus où se mettre lorsqu'il lui avait demandé ses tarifs et qu'il me l'a ensuite présentée. Il s'y sont mis tous les deux pour me déshabiller, pour m'étendre sur le lit vaste comme la place de la Concorde, pour ranger mes bras encombrants et mes grandes jambes inutiles, tandis que ma queue, hyper tendue, les provoquait effrontément. Lorsque Sonia m'eut fait jouir tant et plus, j'ai offert les restes de son corps disponible à mon majordome préféré. Ça se fait, je crois, de faire profiter les nécessiteux. Non ? La fille était heureuse de sa soirée fort rémunératrice. Le bonheur de Karim fut mi-figue mi-raisin, car il était un peu empoté pour sa première fois, surtout avec son jeune patron comme spectateur, à moins d'un mètre de ses ébats. Avait-il eu l'envie de refuser la proposition ? En avait-il même le droit ? Une substantielle gratification l'en dissuada. Ah ! que c'est beau le pognon...

J'imagine les autres types dans mon état mais sans un fifrelin pour assumer. Ça ne doit pas être rose tous les jours pour eux. Etre invalide, il faut en avoir les moyens. C'est à cause de ces cumulards : pauvres et handicapés, que la société nous regarde avec commisération et pitié. Un type en fauteuil, ça fait peur, ça dérange le type bien campé sur ses deux pieds... Sans doute, cela lui rappelle-t-il inconsciemment la fragilité de la personne humaine et le statut éternellement précaire de sa condition de valide. La pauvreté n'est qu'une forme supplémentaire de handicap dans la société de consommation. Alors l'association des deux : bonjour les dégâts !

Je n'ai que faire de leur sale pitié ! Etre handicapé n'est pas contagieux. On peut nous parler normalement, et pas avec du miel plein la bouche. Comme si quelque chose pouvait nous heurter plus fort encore que notre état quasi végétal... Engueulez-nous ! Insultez-nous ! Tapez-nous dessus si on le mérite ! Or, le premier qui se risquera à casser la gueule d'un handicapé sera montré du doigt comme un monstre, encore plus monstrueux que sa victime. Faut-il être taré pour se livrer à des voies de faits sur des sales cons en fauteuil ou, au contraire, n'est-ce par nous reconnaître une réalité, une consistance ?

N'est-ce pas, paradoxalement, nous respecter ? Nous ne sommes pas des plantes vertes, bordel !

Jean-Jacques Rousseau, le moraliste préféré de la famille (leur côté banque suisse, sans doute), n'est qu'un crétin dont la philosophie ne vaut que dalle à l'épreuve de la vie. A-t-on proféré pire ânerie que : « plus le corps est fort et plus il obéit, plus il est faible plus il commande » ? Je m'escrime depuis ma déclaration de tétraplégie à faire de ma faiblesse physique une force intérieure en acier trempé. A défaut d'être morale, ma puissance sera sans pitié. Je vais prouver au monde entier que, s'il le veut, c'est le plus vulnérable qui mène la danse.

Bientôt, le monde se souviendra de Jérémie Steinberg. Bientôt les spécialistes modéliseront des théories à partir de l'œuvre de Jérémie Steinberg.

\* \*  
\*

Ce fut une semaine tragique pour la communauté des personnes handicapées.

Lundi. Le premier décès suspect d'un gars en fauteuil passa presque inaperçu. Depuis plusieurs semaines déjà les locataires de la tour 18 de la cité Paul Eluard de Champfleury-sur-Seine étaient plus qu'agacés des pannes à répétitions des ascenseurs. Mais ce jour là, qu'un pauvre handicapé veuille simplement se rendre chez son kiné, qu'il engage son fauteuil avec confiance dès l'ouverture des portes automatiques pour être happé par le vide et se retrouver en pièces détachées douze étages plus bas, justifia la création d'une association de locataires. Une mort utile en quelque sorte.

Mardi. Villeurville, comme voisine de Champfleury, s'éveillait doucement lorsque Fatima, l'aide ménagère des services sociaux municipaux, pointa le nez comme chaque mardi chez Pascal pour ses trois heures de ménages hebdomadaires. Jadis Pascal fut un étudiant brillant, titulaire de plusieurs gros diplômes en mathématiques et d'un doctorat de physique, lorsqu'un jour la Chorée de Huntington s'était présentée à lui sans crier gare. Il promenait désormais sa silhouette de marionnette désarticulée dans les rues de la ville, bourré de tics nerveux, laissant couler un peu de bave dans les moments d'intense excitation, ou de manque de drogues apaisantes. Il était facilement repérable à l'heure de son marché, sur son vélo à trois roues... Puis quand la cruauté et les moqueries des gosses du quartier devenaient trop fortes, il s'enfermait chez lui durant plusieurs jours. Fatima le découvrit pendu au lustre du salon. Sans mot d'explication.

Le même jour, dans la même ville, quelques heures plus tard, c'est un non voyant qui coula à pic dans le canal. Il connaissait pourtant bien les lieux, pour y venir prendre l'air avec son chien-guide tous les soirs. La police ne proposa aucune autre explication qu'un coup de folie de l'animal, que l'on ne retrouva pas. Ni sur les lieux du drame, ni au domicile de la victime.

Mercredi. Retour à Champfleury-sur-Seine. Le graphique de l'existence de Lorenzo ressemblait à une scie égoïne toute neuve, faite de hauts et de bas, au gré des caprices de son hémophilie. Mais toujours acérée, à vif. Un jour se déplaçant avec difficultés mais sans canne ni autre soutien technique, un jour avec une ou deux béquilles, un jour en fauteuil roulant. Ce mercredi matin, Lorenzo naviguait entre deux eaux. C'est appuyé sur ses béquilles qu'il s'était autorisé une sortie pour acheter son journal. Lui, si prudent sur les trajets (n'avait-il d'ailleurs pas houspillé le Maire sur le manque d'accessibilité pour les personnes à mobilité réduite ?) comment s'était-il débrouillé pour perdre ses béquilles et dix mètres plus loin se jeter sur la première automobile venue ? On n'en sut rien sur le moment. Piètre consolation pour les proches : il mourut quasi instantanément, avant même l'arrivée des secours.

Mercredi encore. Toujours à Champfleury. Sylvie, une des autistes les plus âgées recensées sur le territoire national, fut violée dans une cave de son immeuble et étranglée dans la foulée.

Mercredi toujours. Dans la même commune. Une toute jeune fille, paraplégique depuis un dévissage vertigineux en montagne, fit les frais de la hargne d'un inconnu. Lorsque son jeune frère la découvrit, ses mains étaient attachées aux roues de son fauteuil. A première vue, elle avait dû terriblement souffrir, tant la sauvagerie se lisait sur ce corps sans vie. Le sang avait séché de toutes ses plaies. Pour terminer son œuvre, l'assassin lui avait tiré une balle en plein front. Ce n'était même pas un crime crapuleux, puisque rien n'avait disparu.

Ces deux dernières morts attirèrent l'attention des flics. Hors leur situation de handicap et leur milieu social peu favorisé, rien ne raccrochait un décès à l'autre. Il ne pouvait s'agir d'un dramatique concours de circonstances : un mort lundi, deux mardi et trois pour mercredi...

Ce que les enquêteurs pressentaient arriva bel et bien. Le jeudi afficha quatre morts inexplicables de personnes handicapées. Branle bas de combat ! La presse, avec ses gros sabots, créa la psychose dans tout le pays. Pas un handicapé, fut-il mental ou moteur ne devait plus rester isolé la moindre minute. Les flics et les professionnels de santé agirent la main dans la main, pour une fois. Un inventaire de tous les malades connus fut réalisé en un clin

d'œil. Lorsque les familles ne pouvaient assurer une surveillance de tous les instants, les services publics prenaient le relais.

Mais en vain. Vendredi, cinq nouveaux meurtres eurent lieu. Les médias, encore plus charognards qu'à l'accoutumée, s'en donnèrent à cœur joie, multipliant les flashes spéciaux dans l'audiovisuel, la presse écrite sortant de nouvelles éditions toutes les trois heures. Qui seraient les six du lendemain et les sept de dimanche ? Le massacre cesserait-il avec la fin de la semaine ? Reprendrait-il lundi avec une victime, puis deux le mardi ? Ou continuerait-il sur sa lancée : huit lundi, neuf mardi ? Dans ce cas-là il ne s'agirait pas de l'acte d'un psychopathe agissant seul, mais d'un réseau.

\* \*  
\*

Le titre de une qui m'énerva le plus fut, sans aucun doute : « le massacre des innocents ». Pourquoi diable faudrait-il qu'un handicapé soit nécessairement innocent ? Suis-je innocent d'avoir roulé comme un dingue ou suis-je pleinement responsable de mon état ? Etait-elle tout à fait innocente celle qui fit une chute quasi mortelle dans les Alpes ? N'en connaissait-elle pas les dangers ? Et que l'on ne viennent pas m'opposer les victimes de maladies orphelines ou de handicaps de naissance... Il y a toujours, quelque part, un coupable : le corps médical, incapable de soigner correctement, ni même de détecter suffisamment tôt ; et lorsque les risques d'infirmité sont décelés précocement, des parents refusent l'avortement par conviction religieuse... Et n'y a-t-il pas, justement, de plus parfait coupable que ce Dieu tout puissant, qui fait que le monde est monde et que les hommes sont ses créatures. Ma haine de toutes les bondieuseries n'a d'égale que celle que j'éprouve pour l'espèce humaine. Ce qui n'est pas peu dire.

Après tout, c'est peut-être une belle opportunité pour toutes ces « victimes de la semaine » d'en finir dignement. De quoi se plaignent les familles ? Les voici débarrassées de leur invisible prison. A eux les sorties ! A eux les week-end !

La mort ne vaut-elle pas mieux que terminer sa misérable existence, seul, dépendant des autres, et la plupart du temps dans des cités sordides ? Combien d'entre eux n'ont pas, au moins une fois, pensé au suicide ? Ce qui ne risque pas de m'arriver, soyons clair. La vie ne m'aime pas, c'est réciproque, mais je ne lui lâcherai rien. J'ai appris à assumer le destin que je me suis créé. J'aime à culpabiliser l'autre, quel qu'il soit. Particulièrement mes parents, mais pas seulement. J'adore soutenir le regard de Karim, jusqu'à ce qu'il baisse les yeux. Il avait bien tenté de résister aux premiers jours de notre...

*partenariat ?... mais il baigne trop dans l'affect, il a de la sympathie pour moi, peut-être même un peu plus. Ça le perdra.*

Le mouvement n'est pas, à lui seul, l'expression de l'énergie car, je peux l'assurer, mon cerveau bouge, il remue, il est insatiable d'action et ne me laisse jamais en paix. Je navigue sans cesse entre souffrance et résistance, mais je gagnerai ce combat.

Et si je proposais mes services aux flics ? Le plus riche des handicapés de la planète peut bien mettre une partie de son pognon et son matériel ultra sophistiqué à disposition de la cause de ses semblables. Quelle promotion pour mon ego... Quelle aubaine pour les actions de la banque Steinberg ! Ça va grimper !

\* \*  
\*

L'avantage de collaborer avec la police, c'est d'être informé des progrès de l'enquête au jour le jour. Ce qui, pour le moment, se résumait à un mot simple : rien. Ils piétinaient. On n'avait pas encore comptabilisé les six handicapés morts du samedi. Quatre seulement avaient été signalés, mais nul ne doutait que les deux suivants seraient connus rapidement. La flicaille gesticulait, sens dessus dessous. Un sondage express montra que l'écrasante majorité des Français jugeait ignobles ces agressions sur des personnes sans défense. Dans la même enquête, la police était totalement décrédibilisée. On recensait déjà vingt-quatre crimes, on redoutait les sept à venir et aucune piste ne semblait être privilégiée. La France avait peur.

Voir les flics travailler comme des robots eut sur moi le double effet de m'épuiser, un état que je ne me connaissais pas encore, puis de m'exciter. Ce qui m'était plus familier. Sur les coups de deux heures du matin j'envoyai Karim à la recherche d'une professionnelle. Je devais baiser avant de dormir. Impérativement.

La fille, faillit refuser en me voyant, mais les grosses coupures eurent le dernier mot. Pour la première fois de ma vie, je ne pris pas le moindre plaisir, incapable de bander correctement. La pute se moqua de moi, surfant sur l'idée que, décidément, aucun membre n'avait de vie dans ce mannequin de chiffon ! Je la congédiai, Karim la raccompagna à la porte puis régla l'addition. Lorsqu'il fut de retour dans ma chambre, il vit à mon regard, qu'il avait depuis longtemps appris à décrypter, que je voulais dire quelque chose, il m'approcha ma petite boîte magique, celle qui capte mes mouvements d'yeux pour retranscrire les mots sur l'écran. Toujours nu sur le lit, mon érection avait repris sa vigueur habituelle, j'exigeai qu'il remplace la fille sur le champ. Non

pas qu'il en cherche une nouvelle, mais qu'il s'exécute lui même, j'étais pressé de jouir. Il hésita, mais ne put tenir ses prunelles dans les miennes plus d'une minute. D'autant que dans ses yeux brillaient des dollars en surimpression. Des dollars et des Kalachnikovs. Karim céda. Ses mains se révélèrent très douces lorsqu'il me caressa puis, lorsque sa bouche m'engloutit je sus que ce serait parfait... Une fois de plus, je le dominais, sans trop distinguer ce qui m'enivrait le plus, de cette domination ou du plaisir que je sentais monter. A chacun sa volupté. Pourquoi donc n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Aurais-je été trop hétéro, au point d'ignorer la plastique irréprochable et les sublimes yeux verts de mon majordome ? Où avais-je donc eu la tête pour ne pas profiter de sa présence attentionnée, en permanence à mes côtés ?

Cette nuit fut le point de départ d'une complicité nouvelle entre nous deux. Karim se montra encore plus prévenant, et bien que je ne relâche jamais mon emprise mentale sur ce beau gosse, je me laissais parfois aller à vagabonder par la pensée. Ce qui, depuis mon accident, m'était totalement étranger. Obsédé que j'étais de ne laisser personne me dicter quoi que ce soit, de tout décider, de choisir, de faire plier... De mettre le monde à ma merci.

\* \*  
\*

Il y eut bien sept nouveaux cadavres le dimanche. Puis aucun autre le lundi. Le mardi : rien non plus. Et plus jamais d'assassinat d'handicapés dans la région. La crise n'avait duré qu'une semaine mais son bilan, trente et un cadavres ! fit froid dans le dos de la France profonde et pleine de sensiblerie flasque.

La police utilisa encore quelques temps mes ordinateurs, mon réseau dans le milieu du handicap et mon fric pour rémunérer un tas de gens, embauchés pour surveiller, marauder, attirer l'attention... Puis comme rien ne se passait plus, ils cessèrent officiellement leurs recherches criminelles à grand spectacle. Seule une équipe restreinte poursuivait le travail, mais directement du 36 quai des orfèvres.

De mon côté aussi, il me fallait faire une pause. Toutes ces... disparitions... à digérer !

Je viens de prendre connaissance des récentes avancées des Américains. Les neurobiologistes se sont associés à des mécanos de l'impossible pour concocter un système bionique : quatre nerfs et six moteurs pour articuler un

bras mécanique qui réagit à la pensée. Des électrodes greffées sur les muscles pectoraux détectent toute intention de mouvement, un ordinateur miniature interprète les signaux transmis. Les six moteurs du bras effectuent alors le geste voulu. Mais pour accéder à cette prouesse technologique, il me faut passer par l'amputation. Je n'y suis pas encore prêt. Je finance grassement un pan de leurs recherches dont l'objectif est la réduction en volume de ces moteurs et de l'ordinateur, afin de les implanter directement dans le membre inerte. L'avenir me dira si j'ai eu raison d'investir là-dedans car, outre la résolution de mon cas personnel, il y a un sacré business à organiser. Et du pognon à engranger.

Pour l'heure, hors me rendre l'usage plein et entier de mon corps, la technologie fait tout de même des miracles et l'Internet est vraiment un outil fabuleux. On peut y recruter en toute discrétion n'importe quel cinglé pour n'importe quel boulot. Il suffit juste de savoir où s'adresser. Ensuite, il faut virer d'un compte numéroté à d'autres comptes numérotés des indemnités conséquentes. Il me revenait maintenant de verser les deuxièmes moitiés des primes promises aux dix malfrats que j'avais commandités pour ces exécutions. Car, contrairement à ce que les cloportes des rédactions laissaient traîner, ce n'était pas des crimes crapuleux, rien ne manquait dans l'univers étriqué des défunts. Il s'agissait seulement d'une croisade, d'un nettoyage par le vide.

Soit, je n'ai pas définitivement éradiqué le problème, il était difficile de tous les exterminer, je verrai bien si une nouvelle vague est nécessaire. Cela avait été un peu longuet à mettre au point, de très nombreuses précautions à prendre, un réseau de justiciers à créer de toutes pièces... Reste que l'essentiel était accompli : on ne verra plus beaucoup d'handicapés dans nos rues pendant un sacré bout de temps. Ouf !

Et ces flicailles de bas de gamme n'y ont vu que du feu. Pas si fortiches que ça, les gars des investigations informatiques ! S'ils avaient fouillé un peu dans mon disque dur... Quoi que j'aie blindé à mort, avec des codes par-ci, par-là.

Bien que de plus en plus proche de Karim, je gardais encore ce jardin secret à l'abri de son regard. Etait-il seulement en capacité de comprendre le bien fondé de mon initiative ? Son attitude, par de nombreux côtés naïve et moraliste, n'était pas encore prête à la révélation. Cela viendrait en son heure.

\* \*  
\*

La mystérieuse affaire dite « des trente et une victimes innocentes de la semaine folle » était oubliée de la mauvaise conscience collective, remplacée depuis trois bons mois par de nouveaux faits divers, lorsqu'elle refit étrangement surface. Un petit film vidéo fut reçu dans toutes les chaînes hertziennes. On y découvrait Steevy, un jeune polyhandicapé d'une douzaine d'années, assassiné le samedi de la semaine folle. Les deux types masqués s'étaient littéralement acharnés sur le gosse, le bourrant de coups de poings, lui dessinant au cutter des formes géométriques pseudo cabalistiques sur le visage, lui tordant la langue, lui allongeant les oreilles jusqu'au sang... Le goût acide de la nausée m'envahit la bouche, tant le spectacle était insoutenable. Même pour moi, qui avait grassement rémunéré ces deux salopards en cagoule.

Que venait faire cet enregistrement ? Il n'avait jamais été question d'une quelconque prise de vue. Voulait-on me faire chanter ? Dieu merci, j'étais bien certain d'avoir effacé toutes traces de mes transactions. Mes collaborateurs d'une semaine ne savaient même pas qui était leur commanditaire. J'étais théoriquement à l'abri, mais tout de même cet imprévu empestait le danger à plein nez.

Un second DVD arriva, dans les mêmes conditions et aux mêmes destinataires. Crever les yeux d'un aveugle n'avait d'intérêt que pour la beauté du geste. Le type se débattait, remuant l'air de ses grands bras dans une tentative désespérée d'attraper un de ses agresseurs, mais en vain. Une des exécutions dont j'étais le plus fier. Il n'y a pas de petit plaisir !

Le troisième enregistrement acheva de me crucifier, le troisième clou du Christ ! Aurais-je pêché par trop de confiance en moi ? Serais-je au début de mon chemin de croix ? Mon secret devenant subitement bien lourd à porter, je pris la décision d'en dévoiler une partie à Karim. Etrangement, il ne fut pas plus surpris que cela et comprit par déduction ce que je ne lui avait pas encore raconté. Furtivement, je vis même une étincelle amusée dans son regard pétillant.

- Eh ben dis donc ! Tu es dans de beaux draps Jérémie Steinberg, me dit-il d'un vague sourire éclairant son visage serein.

Les flics s'invitèrent le lendemain de la réception de la troisième vidéo. La victime figurait dans un des fichiers que je leur avait mis à disposition lors de la semaine folle et, de fil en aiguille, ils firent des recoupements. Ils désiraient seulement vérifier un détail dans mon disque dur. Pouvais-je le leur refuser ?

Patatras ! La quatrième vidéo venait de me parvenir via Internet. Je n'avais pas encore ouvert ma messagerie de la journée, et ce sont les

inspecteurs qui ouvrirent le fichier joint, intrigués par le message : « le quatrième snuff-movie est pour toi... Jouis bien, ordure ! ». le film montrait comment Sylvie, l'autiste, fut sauvagement violée et assassinée dans le même quart d'heure.

- Que signifie cette correspondance ? me demanda le plus vieux des enquêteurs.

Karim les invita à lire sur l'écran les mots que je formais à l'aide de ma petite boîte magique. « Aucune idée » fut la seule réponse que j'étais capable de proposer. Karim m'évita provisoirement la noyade :

- La brigade de recherche informatique de vos services scientifiques devraient bien pouvoir trouver d'où est parti ce mail. Et de là, savoir qui est derrière tout cela.

- C'est en cours, affirma l'inspecteur. Mais cela n'explique pas pourquoi c'est à Monsieur Steinberg qu'il a été envoyé, contrairement aux trois précédents.

- Sans doute parce que l'assassin sait que Monsieur Steinberg est très concerné par la question et qu'il a mis tout ce qu'il pouvait à votre disposition. C'est comme une sorte de provocation.

L'étau se resserrait autour de moi, mais Karim venait de me sauver provisoirement la vie. Décidément, ce type était encore plus précieux que je ne l'imaginai. Je décidai, in petto, de lui faire un méga virement sur son compte, il l'avait sacrément mérité.

Mais cela ne lui suffisait pas.

Karim, le beau Karim, le timide Karim, le si docile Karim... se métamorphosa subitement en hyène implacable. Il se plaça devant mon fauteuil, bien droit, pour m'asséner ces menaces :

- Mon petit Jérémie, tu permets que je t'appelle « mon petit Jérémie » ? me fit-il d'une ironie mordante que je ne lui connaissais pas. Avec tout ce que je sais de tes petits jeux homicides, ton minable virement, je trouve que c'est une insulte à la décence. Tu as les moyens d'être beaucoup plus généreux que cela. Que dirais-tu de trois millions d'Euros ? oui, je sais, c'est beaucoup... Je reconnais que c'est même énorme pour un gars comme moi, issu de la zone. Mais pour l'héritier de la banque Steinberg, c'est... plutôt raisonnable.

Karim vit que je cherchais ma boîte noire pour répliquer.

- Ah ! C'est ton ordinateur que tu veux ? Et bien, le voici.

Il tourna mon fauteuil vers l'écran, s'installa devant le clavier normal et se mit à pianoter comme un dément. Des fichiers inconnus de moi firent leur apparition. Les trente et un mort de la semaine folle étaient répertoriés, avec les noms et adresses des victimes, les coordonnées informatiques des assassins, les montants distribués et... les vidéos de chaque meurtre.

- Tu te demandes ce que tout ça fait dans TON ordinateur ? C'est tout simplement le miracle de la mise en réseau : j'ai tout enregistré sur ma propre bécane, pour te les injecter le jour où j'en aurais envie. Et c'est aujourd'hui. Si, si... c'est possible.

La panique s'empara de moi. Comment avait-il réussi ce tour de passe passe ? L'explication ne tarda pas.

- Je te rappelle que c'est moi le pro de l'informatique, qui t'ai tout enseigné. Tu étais tellement sûr de toi et prétentieux, que tu croyais sincèrement être devenu plus fort que moi. Pas de chance ! Mais je n'ai rien dit, comme je n'ai jamais rien dit de toutes les humiliations que tu m'as fait subir avec l'arrogance de ton pognon, car un boulot comme ça, ça ne se lâche pas. Dès le tout premier jour, je contrôlais ton super méga gros ordinateur. D'accord, il est super perfectionné, mais ça reste une vulgaire machine qui ne recrache que ce qu'on lui donne à manger. Rien de ce que tu y entras ne m'a échappé. Rien !

Le sale type profitait de la situation et maintenant, voilà qu'il soutenait mon regard avec insolence.

- Tu sais ce qu'on va faire, Jérémie Steinberg ? On va baiser tous les deux. Si... Et tu vas comprendre ce que c'est qu'être humilié, car cette fois-ci *JE* mène la danse.

La rage dilataient les pupilles de son regard mauvais. Lentement, Karim effectua un strip-tease interminable, m'expliquant ce qu'il allait me faire subir en caressant son torse imberbe de façon lascive, vu de près son sexe était énorme. L'excitation le faisait bander au bord de la rupture. Je crus m'étouffer lorsqu'il me le fourra violemment dans la bouche. Enfin, il me porta sans ménagement sur mon lit, ne prit la peine que de m'enlever le pantalon, me mit sur le ventre écartant mes jambes inertes le plus possible avant de me prendre avec toute la violence qu'il avait jusqu'ici contenue. La douleur physique fut aussi forte que la souffrance morale d'être ainsi traité, ramené au rang de simple objet. Une infirmité que j'étais parvenu à presque oublier ces derniers mois.

Le salaud me laissa là, le temps qu'il prenne une douche puis se change, avant de me rhabiller et de me réinstaller avec brutalité dans mon fauteuil.

- Bizarrement, dit-il en me fixant bien droit, ça ne me fait aucun effet de t'avoir baisé. Ça ne me console même pas. Je voulais juste que tu saches ce que c'est que subir, sans pouvoir réagir... C'est ton invalidité qui te tétanise et te rend docile, moi c'est la misère qui t'a permis de croire m'avoir dompté. A chacun son fardeau !

Ainsi donc ce petit merdeux, tout juste sorti de son HLM par mes parents, m'avait trahi. Qu'aurait-il été sans moi ? Pourtant je le payais

correctement. Décidément les pauvres sont de la vermine et ne sont jamais reconnaissants, toujours prêts à mordre la main qui les nourrit. Quelle ingratitude... Ce salaud exultait, me donnait le tournis en gesticulant autour de mon fauteuil, se sentant obligé de se justifier :

- Tu dois te demander pourquoi les vidéos, alors que tu n'as jamais exigé ça de tes mercenaires. Non ? Je te livre mon secret : puisque j'avais toutes les coordonnées pour les joindre, je leur ai commandé à tous un petit film, moyennant une rétribution complémentaire. Et, tiens toi bien ! c'est de ton compte personnel que tout ça est parti. Ils vont bien se marrer les flics.

\* \*  
\*

Les flics n'eurent pas l'occasion de rire à mes dépens.

Karim effectua lui-même le virement de trois millions d'euros. En échange de quoi, il apura mon ordinateur et le sien de toutes traces, même les plus insignifiantes, de mes petits arrangements avec la mort. Plus de vidéos, plus de tableaux récapitulatifs, plus de numéros de comptes... J'étais sauvé. Mais c'en était terminé de ma grande œuvre à léguer aux générations futures.

« Tu vois, Jérémie, j'applique tes préceptes à la lettre car tu avais parfaitement raison, au moins sur une chose : c'est parfois le plus faible, le plus vulnérable, qui a le dessus. Et aujourd'hui c'est mon tour ». Ce fut la dernière phrase que ce nouveau cynique me chuchota.

Juste avant de pousser mon fauteuil dans le canal.

**Antoine BLOCIER.**